

Jean TAILLARDAT

Paris, France

UNE AMBIGUÏTE VOULUE: *POMPHOLUGOPAPHLASMATA*
(ARISTOPHANE, *RANAE*, V. 249)

Aboli bibelot d'inanité sonore

Mallarmé

Dans une étude pénétrante, Defradas¹ a eu le grand mérite de reconnaître que les *batrakhoi kuknoi* (*Ran.* 206), „les grenouilles qui se prennent pour des cygnes”² et qui constituent le premier chœur de la comédie, symbolisaient les poètes-musiciens du Nouveau dithyrambe, tels Cinésias, Philoxène de Cythère, etc., et même Euripide, dans la mesure où ses innovations le rattachaient à la nouvelle école. Aristophane attaque ces poètes pour leurs excentricités verbales et musicales où il ne voit que bavardage et cacophonie³.

¹ J. Defradas, REA 1969, 71, pp. 23–37. *Le chant des Grenouilles: Aristophane critique musical*.

² En fait, l'apposition *batrakhoi kuknoi* équivaut, je pense, à un composé de similitude où, selon l'usage ordinaire, le déterminant précède le déterminé (composé régressif): c'est le type de *suoboiôtoi* „des Béotiens (bêtes comme des) cochons”, de *hippotigris* „un tigre (qui est aussi un) cheval, c'est-à-dire „un zèbre”, etc. Ici, ce seront des **batrakhokuknoi* „des cygnes (qui ne sont que des) grenouilles”.

³ En effet, les cygnes de l'espèce *Cygnus cygnus* ont une voix que les Anciens réputaient mélodieuse et tandis que ces oiseaux constituaient le symbole des chanteurs ou des poètes lyriques de génie (Aleman, 1, 100 sq. *PMG*; Pratinas, 1, 5 *PMG*, etc.), les grenouilles, au contraire, passaient (et passent encore) pour être bavardes et pour avoir un „chant” fort laid. Le *philôidon genos* de *Ran.* 240 est évidemment ironique; le *eugèrun eman aoidan* l'est aussi (v. 213), mais involontairement, celui-ci, car il est dit par les Grenouilles. Il est notable que *batrakhos* désigne figurément un poète (ou, selon le mot de Gyp, un *poétaillon*) dans Théocrite, 7, 41. Voir les textes cités par O. Keller, *Die Antike Tierwelt*, Bd. 2, Leipzig 1913, pp. 213–215 et n. 153 sq., p. 597 (chant du cygne sauvage *Cygnus cygnus*; le cygne dit „domestique”, *Cygnus olor*, qui est à peu près muet, est hors de cause), p. 312 (grenouille).

Chemin faisant, Defradas a été amené à commenter le *pompholugopaphlasmasi* du vers 249: „Ce mot qui s'étale largement, au terme d'un mouvement lyrique brillant évoquant les sauts des grenouilles dans les marais arrosés de pluie, est en quelque sorte le mot de la fin. Sa valeur pittoresque n'est pas sa seule raison d'être: on le comprendra mieux si l'on y voit une *image* et si les plongeurs et les gambades des grenouilles sont aussi interprétés *symboliquement* (p. 32)⁴. Et Defradas ajoute (p. 33): „Que toutes ces recherches savantes [*scil.* du Nouveau dithyrambel ces acrobaties verbales et musicales aboutissent à un bruissement de gouttelettes bouillonnantes, n'est-ce pas la plus vive des critiques contre une poésie prétentieuse dont tout l'effet se réduit à des bulles d'air qui crèvent à la surface de l'eau? ”

Defradas a sûrement touché juste, mais on peut regretter qu'il n'ait pas cherché à vérifier le bien-fondé linguistique de son intuition. En conséquence, j'examinerai ici certains emplois de *pompholux* et de *paphlazein* pour montrer que le composé forgé par Aristophane est, en effet, capable du sens figuré soupçonné par Defradas.

Voyons d'abord *paphlasmata*. Le verbe *paphlazein* „bouillonner” signifie aussi „bredouiller” d'une manière ou dans une langue inintelligible: Hippocrate, *Epid.* 2, 5, 2 *hosoi tèi glôssèi paphlazousi kheilôn mè enkratees eontes* „tous ceux dont la langue bredouille s'ils ne maîtrisent pas leurs lèvres”; Eubule, fr. 108, Kassel-Austin *lopas paphlazei barbarôï lalèmati* „le poëlon bouillonne, bafouillant en un parler barbare”. Ailleurs, *paphlazein*, c'est „blablater avec emphase”: *kompois paphlazôn*, dit Timoclès le Comique, fr. 15, 3, en parlant de l'orateur Hypéride. Dans Aristophane même (*Av.* 1243), *ta paphlasmata* désigne „le verbiage grandiloquent” d'Iris parodiant Euripide. Si l'on se rappelle que le thème *phlad-*, de *paphlazein* et de *phladeîn*, a probablement été perçu comme une onomatopée⁵, on se permettra de traduire *paphlazein* comme je l'ai fait: par le verbe familier „blablater”; de même *paphlasmata* admettra d'être traduit par le substantif onomatopéique *blablabla*⁶ qui dénote un bavardage vain ou pompeux ou les deux à la fois.

D'autre part, la caractéristique la plus remarquable d'une bulle d'air flottant sur l'eau, *pompholux* ou *pamphalux*⁷, est d'être un objet fragile et

⁴ Les mots soulignés l'ont été par moi.

⁵ Cf. F. Skoda, *Le redoublement expressif: un universal linguistique. Analyse du procédé en grec ancien et en d'autres langues*, Paris 1982, pp. 88 sq.

⁶ Le mot *blabla(bla)* est entré au dictionnaire de l'Académie française en 1978. Il est usité en France depuis environ 1945 pour désigner un verbiage creux, vide de toute signification: mais cette onomatopée (imitant initialement le premier babillage d'un nourrisson) avait déjà été employée par Strindberg dans *Mademoiselle Julie* (1888), par Tchekhov dans *La steppe* (1888). Voir *Le Canard enchaîné* des 5 mars, 16, 23, 30 avril 1986. Le verbe *blablater* date de 1952, selon G. Esnault, *Dictionnaire historique des argots français*, Paris 1965, p. 305.

⁷ *Pamphalua*, à lire *pamphaluga* (acc.) avec Botzon, a été employé par Sophron, fr. 158 Olivieri (2^e éd.), fragment sans contexte cité par Photius, t. 2, p. 53, 1 Naber: *pamphalua*, *tèn pompholuga*, *Sôphrôn*.

vide; car dans la connaissance commune, un objet rempli d'air était (et est encore) considéré comme vide. En outre, tout aussi vide, mais „vide de sens”, est le bruit que font les bulles quand elles éclatent en masse: Antiphile, poète contemporain d'Auguste, parle donc d'„une marmite avec son vain bruit de bulles” *khutrè kai keneos pompholugôn thorubos* (*Anth. Pal. IX, 546*). On comprend alors pourquoi *pompholux*, mot qui désigne un „bibelot d'inanité sonore”, trouve aisément sa place dans une matrice métaphorique bien représentée en français autant qu'en grec: SORNETTE, d'où aussi MENSONGE (métaphorisé) = OBJET GONFLÉ D'AIR (métaphorisant), le sème commun étant „vacuité” („*to keneon⁸/to kenon⁹*”).

En français, cette matrice est illustrée par le vieux mot *bole* „futilité, bagatelle, sornette”, issu du latin *bulla* „bulle d'air”. Au XIII^e siècle, apparaît le sens figuré de *vessie* (par ex. *vendre vessie*) dont Voltaire donne comme une définition: „Les sottises qu'on fait, qu'on dit et qu'on écrit [...] toutes ces innombrables vessies accumulées les unes sur les autres dans le gouffre de l'oubli [...]” (cité par Littré, s. v. *vessie*). A *vessie*, on joindra le mot *ballon* „symbole de ce qui est vide et fragile”, selon le dictionnaire Robert qui relève cet emploi dans Voltaire, dans Sainte-Beuve („Ennemi de l'enflure et des grands airs, il [Girardin] a aidé à désabuser de bien des déclamations en vogue; il a crevé à coups d'épingle bien des ballons”) et dans Edmond Jaloux. Cette métaphore est toujours très vivante dans la langue populaire: „Tout ce qu'il nous bonnit là, c'est du *ballon*”, c'est-à-dire des sornettes (ou des mensonges). Un autre objet gonflé d'air est la *blague*, à la fois petit sac (en particulier, sac à tabac) et, depuis le début du XIX^e siècle, la „plaisanterie” ou le „mensonge”. Le vulgaire *foufe* (fém.) „sornette, mensonge” en est le commutant métaphorique, ce mot représentant la troncation de l'argot *foufière* „blague (à tabac), tabatière”¹⁰.

Le grec moderne connaît des métaphores du même genre. *Mpourmpoulèthra* „bulle d'air” est usité figurément au pluriel: *mpourmpoulèthres* est défini comme *kenoi logoi, aerologoi* „propos vides, paroles en l'air” par le dictionnaire *Prôia*¹¹. Et nous sommes au coeur de notre sujet quand de même ouvrage signale l'emploi métaphorique de *pompholux* „bulle” avec le sens de *kenos logos, kenè huposkthesis* „propos vide, vaine promesse”. Son dérivé *pompholugôdès*, toujours selon *Prôia*, peut être synonyme de *kenos, mataios* dans une locution comme *logoi pompholugôdeis*, „des propos vides

⁸ Cf. Antiphile, cité *supra*. Pour la notion de matrice métaphorique, voir J. Taillardat, *Images et matrices métaphoriques*, Bull. Ass. G. Budé 1977, 36, pp. 344-354.

⁹ Pour la forme de *foufe*, voir P. Guiraud, *L'argot*, Paris 1958 (2^e éd.), p. 92, n. 1 (*in fine*); pour le sens, *idem*, *Les locutions françaises*, Paris 1973 (4^e éd.), p. 86.

¹⁰ *Foufière* est daté de 1821 par G. Esnault, *loc. cit.*

¹¹ G. Zeugôlis, *et alii*, *PROIAS sunkhronon orthographikon hermèneutikon lexikon tès hellènikès glôssès*, Athènes, s. d., 3^e éd.

comme des bulles d'air". Cette acception figurée de *pompholux* et de *pompholugôdès* remonte haut: elle se trouve déjà dans Grégoire de Nysse (mort en 394 p. C.) où elle n'est pas rare. Dans une étude exhaustive publiée en 1972. H.-D. Saffrey a réuni tous les textes de Grégoire de Nysse où apparaissent les emplois métaphoriques de *pompholux*¹². Il suffira de relever ici ceux qui dénotent un vain verbiage: „Voilà pourquoi tout ce grand charabia qu'il [Eunome] emploie au sujet des noms [de Dieu], à la manière d'une bulle d'air, crève et se dissipe¹³”, *huthlos pompholugos dikèn aporrhageis katasbennutai* (*Contra Eunomium* II, PG 45, col. 1076 C). Dans une longue comparaison du *Contra Eunomium* III (PG 45, col. 748 C-D) voisinent *hai pompholuges*, *hai phusalides*¹⁴ et l'adjectif *pompholugôdès*, tous mots visant les pensées du „faiseur de discours” Eunome. Ailleurs, Grégoire, qui déclare refuser les *battologia*, *phluaria*, *lèros* et *phlènaphos* exprime sa défiance pour „toutes les autres imaginations de cette espèce, gonflées comme des bulles et parfaitement vaines que le coeur enfante chez les gens trop puérils”, *hosa alla toiauta tois nèpiôdesterois tiktei pompholugôdè kai diakena hè kardia poièmata* (*De oratione dominica* OR I, PG 44, col. 1128 A-C).

Le doublet *pamphalux*¹⁵ a sûrement connu le même sens figuré que *pompholux*: on en a la preuve indirecte par l'ancien français *fanfelue* „fadaise, sornette, tromperie” (attesté à partir du XII^e siècle), issu du latin populaire *famfaluca*, lui-même adapté de l'acc. sg. grec dorien *pamphaluga*¹⁶.

Sans apporter de preuve décisive, j'ai cependant réuni un faisceau d'indices rendant vraisemblable que *pompholuges* devait déjà signifier „sornettes, fadaises” au V^e siècle avant J.-C.: indices externes fondés sur la diachronie

¹² Dans *Epectasis (Mélanges patristiques offerts au cardinal Jean Daniélou)*, Paris 1972, pp. 533-544: *HOMO BULLA. Une image épicurienne chez Grégoire de Nysse*; voir spécialement p. 536 (je remercie Madame Harl, ma collègue à l'université de Paris-Sorbonne, dont l'obligeance m'a permis de connaître le travail de H.-D. Saffrey). D'autre part, H.-D. Saffrey a montré, pp. 538-543, quelle fut la célébrité du proverbe *Homo bulla*, chez les auteurs du XVI^e siècle, grâce aux *Adages* d'Érasme; on se permettra d'ajouter ici le témoignage d'un artiste du même temps: au Rijksmuseum d'Amsterdam (salle 206) est conservée une oeuvre du peintre Cornelis Ketel (1548-1616) datant de 1574. Elle est peinte sur deux faces: au recto se trouve le portrait d'un homme; le verso représente un petit enfant qui fait des bulles de savon et au-dessus duquel on lit l'inscription en lettres grecques *POMPHOLUX HO ANTHROPOS*.

¹³ Les traductions, ici et *infra*, sont empruntées à H.-D. Saffrey, *op. cit.*.

¹⁴ Au sens propre, *phusalis* [*sic*] désigne une *bulle d'air* flottant sur l'eau; Lucien (*Charon* [= XII], 19) emploie ce mot dans une allégorie décrivant la fragilité de la vie humaine.

¹⁵ Voir, *supra*, la note 7.

¹⁶ Sophron (cf. *supra*, n. 7) était syracusain. Pour *famfaluca*, voir A. Ernout et A. Meillet, *D.E.L.L.*, s. v.; pour l'histoire du mot *fanfelue*, voir W. von Wartburg, *Französisches Etym. Wb.*, Bd. 9, pp. 144-151, s. v. *pompholux* (en particulier p. 149). Ce terme est devenu, avec changement de sens, *fanfreluche* en français moderne, sous l'influence de *peluche* (selon Wartburg).

(voir, *supra*, les citations de Timoclès et d'Antiphile); indice interne aussi, d'ordre structural, donné par une matrice métaphorique existant en grec comme en français.

A cette circonstance, j'ajouterai – point notable – qu'Aristophane emploie *pompholux* avec l'acception de „colifichets” (fr. 332, 13, Kassel-Austin). On ignore quelle était la forme de ces colifichets; peut-être étaient-ils vraiment des bulles faites de métal précieux. Mais ces *pompholuges* constituaient, en tout cas, des *lèroi* aux deux sens du terme grec: des „futilités” (spécialement „verbiage et propos creux”) et des „bijoux”.

Il est donc plausible qu'Aristophane ait fait dire à son chœur des *Grenouilles* des paroles à double entente: „Nous entonnâmes, au fond de l'eau, nos chœurs riches en modulations¹⁷, *au bruit des bulles crevant en surface*”, phrase qui signifiait en même temps: „Nous entonnâmes, au fond de l'eau, nos chœurs riches en modulations et *pleins d'un blablabla fait de fadaïses*”.

Bien qu'elle porte sur un point très restreint du texte, cette brève étude de vocabulaire confirme pourtant l'analyse générale que le regretté Defradas a proposée pour le premier chœur des *Grenouilles*.

APPENDICE

L'Antiquité a connu une autre métaphore dénotant la fragilité ou l'insignifiance, non pas des choses (bavardage inconsistant, etc.), mais des hommes: c'est l'image, sûrement proverbiale, de „l'outre gonflée”. Elle s'explique de la même façon que la métaphore de „la bulle d'air”: l'outre est aussi un OBJET GONFLÉ D'AIR (métaphorisant), le sème commun aux signifiés „homme” et „outre” étant, ici encore, „vacuité” (cf. *keneos* chez Timon, cité *infra*), donc „fragilité” ou même „néant”.

Le plus ancien exemple conservé date du V^e siècle; il apparaît dans un fragment des *Guérisseuses* (*Akestriai*) de Sophron¹⁸: „Nous avons une foire qui coule sans arrêt et qui nous prive de toute nourriture solide ou liquide [...] [*lacune*]... Le remède... [*lacune*]... Que sommes-nous donc? De pauvres outres gonflées”, [*ti ôn eîlmes? askoi pephusam[e]noi*]. Il se peut que Sophron ait une seconde fois recouru à cette image dans un fragment cité par Clément d'Alexandrie¹⁹: *Hauta phusis anthrôpôn, askoi pephusamenoï* „Telle

¹⁷ C'est le sens de *khoreïa aiôla*, v. 247 sq.; cf. J. Defradas, *op. cit.*, p. 32.

¹⁸ Fr. 1, 9 Olivieri (2^e éd.); fragment révélé par un papyrus publié en 1933 (M. Norsa et G. Vitelli, *Studi di filol. class.* 1933, pp. 119 sqq., pp. 247 sqq. Repris dans les PSI 1935, 11, 1214 d).

¹⁹ Clément, *Strom.* IV, p. 584 P, donne ce fragment amétrique comme d'Épicharme, mais Wilamowitz l'a attribué à Sophron, probablement à juste titre; voir les remarques de Kaibel à [Épicharme], fr. 246, et d'Olivieri (2^e éd.) à [Épicharme], fr. 228.

est la nature des hommes: de pauvres outres gonflées". Deux siècles plus tard, Timon de Phlionte connaît une métaphore voisine: *Anthropoi keneès oièsios empleoi askoi* (fr. 34 Wachsmuth) „Les hommes sont des outres pleines d'une vaine présomption". Enfin, chacun se rappelle le mot de Pétrone, *Satiricon*, 42, 4: *Heu, eheu! Utres inflati ambulamus [...] Nos non pluris sumus quam bullae* „Las! Hélas! Nous ne sommes que des outres gonflées et ambulantes [...] Rien de plus que des bulles d'air"²⁰. A en juger par le texte précédent, on se demandera si *askos* et *pamphalux*, pris tous deux figurément (cf. *supra*, n. 7 et p. 254), ne se présentaient pas dans un même passage de Sophron (dans les *Akestriai*? Ou à proximité du *fragmentum Pseudepicharmeum* cité par Clément?), exactement comme *uter* et *bulla* dans le passage de Pétrone cité à l'instant.

²⁰ Pétrone est le seul texte cité par H.-D. Saffrey (*op. cit.*, p. 538) présentant l'expression "outre gonflée" avec ce sens figuré.